

Les vestiges des anciennes productions textiles en France

Jacques PINARD
Université de Limoges

De nombreuses régions françaises ont dans le passé travaillé les matières premières textiles qu'elles récoltaient sur place (laine, lin, chanvre) pour fabriquer d'abord linge et vêtements utilisés par les habitants, et ensuite différents objets nécessaires à la vie quotidienne (cordes, toiles, voiles, sacs...) avant même que fussent envisagés des échanges avec des provinces moins bien pourvues. Ce travail a très tôt donné naissance à des bâtiments particuliers disséminés dans les campagnes autour des fermes où étaient pratiquées ces activités. Ces ateliers domestiques ont souvent précédé les premières manufactures où ont été regroupés les premiers métiers mécaniques lorsque de nouvelles roues à aubes plus puissantes et les premières machines à vapeur ont été installées pour les faire fonctionner: quelques-uns ont subsisté assez longtemps après ces transformations et leur concentration dans les villes. Si les matières premières locales ont été à l'origine un peu partout de multiples petites implantations dont il ne reste plus guère de traces, les produits importés (soie, coton, jute...) ont provoqué la construction de grands ensembles industriels (usines, entrepôts, logements ouvriers...) dans d'autres régions où des facteurs nouveaux sont intervenus et dont il ne subsiste aujourd'hui que quelques vestiges.

1. L'intervention et le rôle des matières premières

La production des matières premières textiles était liée souvent à des facteurs physiques qui en limitaient largement l'extension et la croissance. Si l'élevage des moutons de races locales était jusqu'au XVII^e siècle assez répandu dans les campagnes, l'introduction au XVIII^e siècle depuis la péninsule ibéri-

que de la race mérinos ne fut possible que sous certaines conditions remplies surtout par de grandes exploitations agricoles appartenant à de grands propriétaires mettant en pratique les préceptes prônés par les physiocrates et disposant de vastes surfaces cultivées, comme en Ile-de-France, en Champagne ou en Provence pour ne citer que des régions où des croisements avec les races indigènes furent mis au point: de grandes bergeries de cette époque en conservent parfois le souvenir. Le travail de la laine dans les campagnes n'a pas attendu cette époque pour se développer et l'on filait et tissait déjà depuis longtemps dans les chaumières de maintes régions lorsque cette nouvelle production intervint et permit d'alimenter les premières manufactures.

Les cultures de chanvre et de lin étaient aussi largement répandues et en général pratiquées dans les parties humides des domaines seigneuriaux ou, pour la première, sur les chénévières que possédaient de petits tenanciers. Le rouissage était pratiqué dans les moindres nappes d'eau ou dans les champs disposés autour de la ferme. Le séchage intervenait alors, généralement dans des fours, comme les fours à pain construits près de la maison d'habitation, ou dans de petits bâtiments spéciaux élevés à cet usage comme on peut encore en voir dans les régions s'adonnant autrefois à cette culture, telle que la Touraine dans les «îles» entre les bras des confluences du Cher et de l'Indre avec la Loire. Le teillage se faisait avec des machines sommaires, mues souvent à la main, sauf dans les Flandres où c'était des moulins à vent qui les actionnaient. Les récoltes alimentaient les rouets à filer et parfois les métiers à tisser que possédaient quelques ateliers familiaux pour produire filés et toiles servant à la confection du linge de maison ou des vêtements de travail, à moins que les fibres une fois traitées ne soient vendues à des marchands qui parcouraient les campagnes pour alimenter les manufactures qui fabriquaient les voiles et les cordages pour les bateaux circulant sur les cours d'eau navigables du pays ou sur les mers bordant nos côtes: nombre de ces ateliers étaient disséminés sur les rives de nos grands fleuves comme la Loire ou sur nos littoraux comme dans les ports de Bretagne et leurs alentours.

L'introduction de l'élevage du ver à soie — le Bombyx du mûrier — et de la culture de cet arbre à la fin du Moyen Age, d'abord en Touraine par le roi Louis XI, puis dans d'autres régions françaises, telle la vallée du Rhône, obligea les paysans, en dehors de l'adoption de nouvelles pratiques culturelles, à aménager dans leur exploitation un local pour recevoir cette production. Ils y consacrèrent le plus souvent, dans la partie supérieure de leur demeure, une pièce assez vaste, bien chauffée mais aussi convenablement aérée, afin de permettre aux larves d'accomplir leurs trois métamorphoses avant la dernière où elles secrètent leur fil de soie qui constitue le précieux cocon. On reconnaît aisément dans les Cévennes avec leurs petites fenêtres circulaires ces magnaneries où se déroulaient les différentes opérations réalisées le plus souvent pour le compte de soyeux lyonnais qui dominèrent le marché de la soie après l'échec de cet élevage dans les régions septentrionales comme les pays de la Loire. Seule le travail de la passementerie a subsisté encore pendant plusieurs siècles à Tours après cette malheureuse expérience.

Ces matières premières ont été jusqu'à la Révolution industrielle travaillées en général sur place ou dans un périmètre assez proche de leur lieu de production, dans la mesure où la plupart des régions vivaient en économie fermée et

où, à part la soie, elles n'étaient pas d'une valeur telle que les transformateurs puissent souhaiter dépenser des sommes très élevées pour leur transport. C'est lorsqu'apparurent des matières premières importées comme le coton, et plus tard la laine de l'hémisphère sud, et des techniques modernes plus performantes, que les ateliers jusqu'alors dispersés se regroupèrent en manufactures localisées dans les endroits où il était le plus avantageux de les mettre en application.

Si une certaine tradition voulait que quelques régions accueillissent les usines traitant ces produits, ce sont souvent de nouveaux facteurs qui intervinrent pour attirer les industries modernes. Parmi les régions qui tentèrent de se reconverter peu réussirent pour de multiples raisons: leur production traditionnelle était devenue insuffisante pour approvisionner une fabrication très mécanisée qui dut très vite avoir recours à des achats dans des régions grosses productrices. Les petites fabriques de toiles de lin ou de chanvre disparurent ainsi rapidement de nos campagnes ou de nos rivages.

L'industrie de la laine en se modernisant et en se trouvant confrontée à la concurrence du coton diversifia ses sources d'approvisionnement: elle se tourna vers les belles toisons que fournissaient déjà dans les années 1850 en Angleterre les éleveurs de moutons de l'hémisphère austral et dont des industriels dynamiques de la région lilloise avaient su reconnaître les qualités; c'est une des raisons qui fit de cette région un des grands foyers de l'industrie lainière.

Le coton, arrivant par nos ports atlantiques des pays où il était cultivé, eut tendance à développer dans leur voisinage les usines, filatures et tissages, qui le traitaient (région du Nord, Normandie). En revanche en Alsace et dans les Vosges, c'est la présence d'indianeries implantées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, grâce à des capitaux suisses attirés par la ville libre de Mulhouse, qui entraîna la création, surtout après la traité de 1871, d'autres usines dans les vallées des deux versants vosgiens, activités que développèrent ensuite de grandes firmes comme Boussac sans pour autant diversifier suffisamment les fabrications.

D'autres régions qui avaient travaillé dans le passé la laine se lancèrent aussi dans cette industrie ou dans des activités dérivées (bonneterie...) comme la Champagne, le Berry, le Maine..., mais les facteurs les plus divers purent intervenir tel que le rôle des négociants important en maints endroits.

La région lyonnaise avait déjà acquis un grand renom avec l'industrie de la soie, mais ce sont des chimistes (Jules Olivier, Koeschet, Gillet) qui développèrent des productions complémentaires (teintures, apprêts...) utilisées dans les activités aval, ou qui sont à l'origine de nouvelles fabrications comme les fibres synthétiques. La présence de matières premières ou de sources d'énergie relativement bon marché est moins primordiale pour rendre compte de leur développement que l'existence de capitaux et de débouchés nombreux.

D'autres implantations dans le sud de la France semblent encore plus fortuites et tiennent fréquemment à des facteurs locaux dont l'influence a été de très courte durée, même si un élevage de moutons ou la culture de plantes tinctoriales peuvent expliquer la naissance de petites manufactures dans des villes modestes ou de petites capitales régionales (Lavelanet, Castres, Montauban...); la place tenue par les négociants était essentielle. Les petits ateliers de nombreux bourgs ruraux de l'ouest de la France (Bretagne, Maine, Poitou)

ne peuvent pas invoquer les mêmes origines et il faut ici plutôt évoquer la main d'oeuvre abondante et inemployée que les anciennes ressources en matières premières (laine, chanvre...) pour expliquer les quelques industries qui subsistent en Choletais, en Charente.

Ce sont souvent aujourd'hui des traditions ou des activités artisanales qui rappellent à la mémoire dans ces régions les industries textiles anciennes.

2. Les témoins dans le bâti des anciennes industries textiles

Dans la plupart de ces régions d'anciennes activités textiles il est facile de retrouver des traces des vieilles manufactures qui ont entretenu pendant des décennies des courants d'échanges avec les provinces limitrophes et qui ont fait vivre une partie de la population des communes rurales et des petites villes. Depuis deux ou trois siècles, chaque période ou presque a laissé des témoins des styles de construction ou des techniques alors utilisées.

Les premiers ateliers familiaux et domestiques sont sans doute les plus difficiles à reconstituer faute d'en retrouver des traces dans les vieilles maisons paysannes ou dans les bâtiments des bourgs qui se livraient à cette activité: on peut seulement les imaginer à l'aide de quelques gravures ou d'évocations littéraires en regardant les dernières survivances que recèlent quelques constructions. Des fermes ou de simples demeures d'ouvriers agricoles qui possédaient jadis un métier à tisser peuvent encore posséder la pièce où il était installé à défaut d'en avoir conservé des éléments: elle ne se distinguait pas en général des autres pièces de la maison si ce n'est quelquefois par une ouverture plus grande pour laisser pénétrer largement la lumière lors des courtes journées de labeur de la mauvaise saison.

Si ce métier était installé dans une cave en partie enterrée, comme c'est souvent le cas pour les maisons de tisserands dans la région du Nord (Cambrésis, Flandre...), l'ouverture avait une forme semi-circulaire à la base du mur de façade et les vitres étaient protégées pendant la nuit par un volet de bois qui s'encastrait dans l'embrasure. L'ensemble était légèrement en biais par rapport à l'aplomb du mur pour mieux laisser pénétrer la lumière. Certains de ces métiers ont fonctionné jusqu'à la fin du siècle dernier.

Les plus anciens ateliers qui se sont regroupés pour constituer une manufacture au premier sens du terme, et que nous pouvons encore voir aujourd'hui, sont peut-être dans le Languedoc à Villeneuve, sur les bords de la Dourbie à quelques kilomètres de sa confluence avec l'Hérault. Ils ont été construits au début du XVIII^e siècle pour tisser les fils de laine obtenus dans les fermes des environs et ils livraient des draps de qualité destinés à l'exportation. Avec les magasins, la demeure du maître, les logements des tisserands et des foulonniers, l'église, la grand place, l'établissement apparaît comme un village enclos sur un plan de bastides qui a subi depuis peu de transformations sur le plan architectural.

La manufacture des Van Robais fondée à Abbeville en 1665 n'a rassemblé qu'au début du siècle suivant les différents ateliers dispersés jusqu'alors dans

la ville en un énorme édifice dit des Rames avec un corps de logis pour les maîtres et deux ailes pour les tisseurs et les tondeurs. Seules là aussi les fileuses restent réparties dans divers ateliers urbains. Après maintes difficultés l'entreprise emploie encore à la fin du XVIII^e siècle, selon A. Young, 1500 ouvriers dont 250 tisserands.

A Sedan la manufacture du Dijonval créé au milieu du XVII^e siècle pour la fabrication des draps noirs sur le modèle espagnol s'installe aussi seulement au siècle suivant, puisque leur construction date de 1755, dans les magnifiques bâtiments encore visibles aujourd'hui.

Les ateliers appelés «boutiques» de la manufacture de toiles de Beaufort-en-Vallée en Anjou sont de la même époque; construits pour les tisserands travaillant le chanvre récolté dans les varennas de la vallée de la Loire et de l'Authion, ils conservent le beau profil brisé de leur toit à la Mansart couvert d'ardoises et tombant sur des murs de pierre tuffeau. L'établissement a dû comporter deux bâtiments allongés de la sorte et divisés en petits logements pour les ouvriers.

D'autres manufactures de la fin du Siècle des Lumières ont ces allures nobles de châteaux ou de demeures seigneuriales, même si elles n'en ont pas toujours l'élégance: celle de Decrétot à Louviers date de 1760; la première imprimerie sur toiles d'Oberkampf à Jouy-en-Josas est de 1764, mais c'est surtout son bâtiment de 1791-93, malheureusement aujourd'hui disparu, qui frappa les contemporains par ses dimensions: 110 m. de long sur 23 de haut pour 4 niveaux, entièrement en pierre, parfaitement symétrique, sobre et fonctionnel, et où est installée la première machine à imprimer introduite en France, en 1797 venant d'Angleterre. Enfin la première indienne qui reçut le titre de manufacture royale en Alsace fut aménagée en 1760 dans le château de Wesserling et bénéficia seulement en 1773 d'un nouveau bâtiment plus approprié à ses fonctions.

Dans la première moitié du XIX^e siècle ces fabriques vont se multiplier avec l'arrivée des nouvelles techniques anglaises et des machines perfectionnées qu'implique leur mise en application, mais malheureusement il ne subsiste que peu d'exemples de ces grandes bâtisses édifiées pour leur usage. Des belles constructions que nous évoquent les lithographies de J. Mieg, conservées au Musée de Strasbourg, il ne reste que quelques bâtiments comme à Buhl, Issenheim, Lauterbach, Mulhouse (Koechlin) et Wesserling, où les structures des édifices sont le reflet des principes de l'architecture industrielle avant l'introduction de la mécanisation: construction de l'établissement en un seul bloc pour mieux surveiller les différentes opérations, protéger les fabrications des regards indiscrets et éventuellement profiter de la force hydraulique d'une grande roue à aubes, sinon d'une turbine, transmise par des courroies et des poulies à jante plate aux arbres de transmission courant le long des murs quand les machines arriveront.

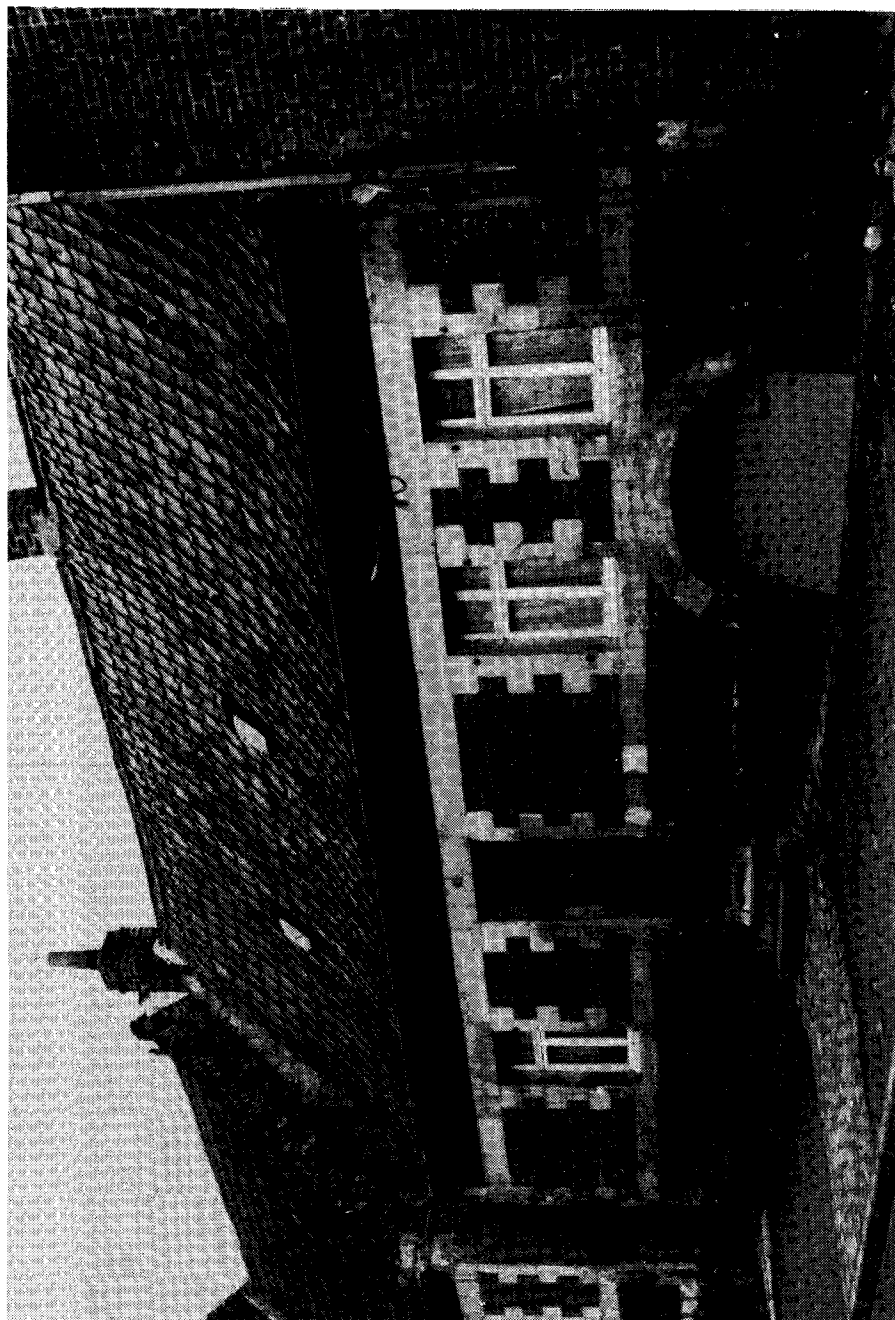
Des fabriques de la même facture et à peu près de la même époque existent encore dans d'autres régions françaises, comme dans la vallée de la Garonne autour de Montauban où était implantée la manufacture des Frères Vialatte d'Aignan depuis 1746 pour fabriquer des cadis; dans les Cévennes où triomphait le travail de la soie ayant donné naissance à côté des magnaneries, à de grandes manufactures pour le moulinage et le tissage des précieux fils, le fila-

ge ou tirage continuant à être pratiqué dans de petits ateliers. Les grands bâtiments allongés et sur plusieurs niveaux construits en pierre du pays et couverts de tuiles se reconnaissent facilement dans les petites villes et les bourgs souvent enserrés dans des vallées profondes: Aulas, Anduze, Laroque, Saint-Jean-du-Gard dans le département du Gard, Antraigues, Aubenas, Chomerac, Flaviac, Saint-Julien-en-Saint-Alban dans celui de l'Ardèche. Enfin d'autres établissements sont dispersés dans des régions ou des villes isolées: Avignon (rue des Teinturiers ou des Grandes Roues), Angers (Tournemine) ou Mayenne (Fontaine Daniel).

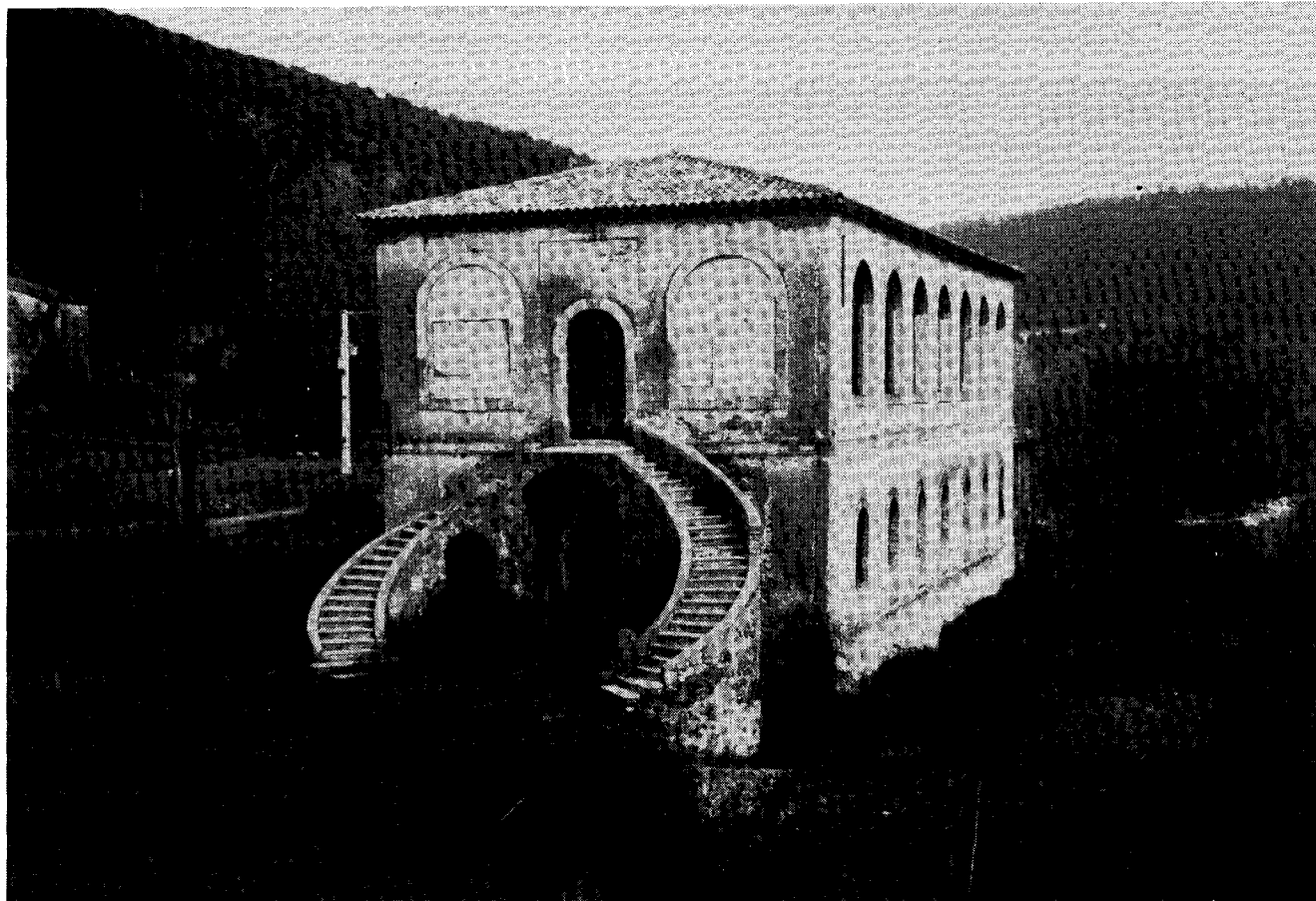
Dans la seconde moitié du XIX^e siècle où le machinisme a largement pénétré dans l'industrie un nouveau style de construction industrielle s'est répandu: de grands édifices en briques, moins élevés, un ou deux étages au maximum sauf exception, avec les accès par escaliers aux différents niveaux aménagés dans des tours situées aux extrémités des bâtiments et des éléments décoratifs sur les façades traduisant la réussite des entreprises: les exemples sont nombreux dans le Nord, à Lille (filature Leblan) et sa banlieue comme à Loos (usines Delbart-Mallet et Thiriez), à Roubaix (usine Motte-Bossut), à Armentières; en Normandie autour de Rouen: à Darnétal (établissement Fromage), à Pont-Saint-Pierre la filature de Fontaine-Guérard adoptant un style néo-tudor, à Elbeuf, le tissage Clarenson de style plus traditionnel; ou dans d'autres régions comme le Berry, à Châteauroux, l'établissement Balsan reconstruit en 1860 avec une architecture presque vénitienne du Quattrocento pour le bâtiment central: on pourrait multiplier les exemples.

Apparaissent aussi à cette époque les premières grandes usines à un seul niveau, largement étalées dans l'espace acquis par les sociétés industrielles, et couvertes de sheds permettant cet éclairage par le toit si profitable pour tous, avec quelquefois encore quelques fantaisies sur les murs porteurs comme à Fourmies dans l'ancienne filature devenue écomusée, ces redans sur les pignons (style de Manchester) pour cacher les sheds, à Elbeuf aux établissements Flavigny encore deux versants de toit égaux, à Saint-Chamond dans quelque autre usine où le béton a fait son entrée...

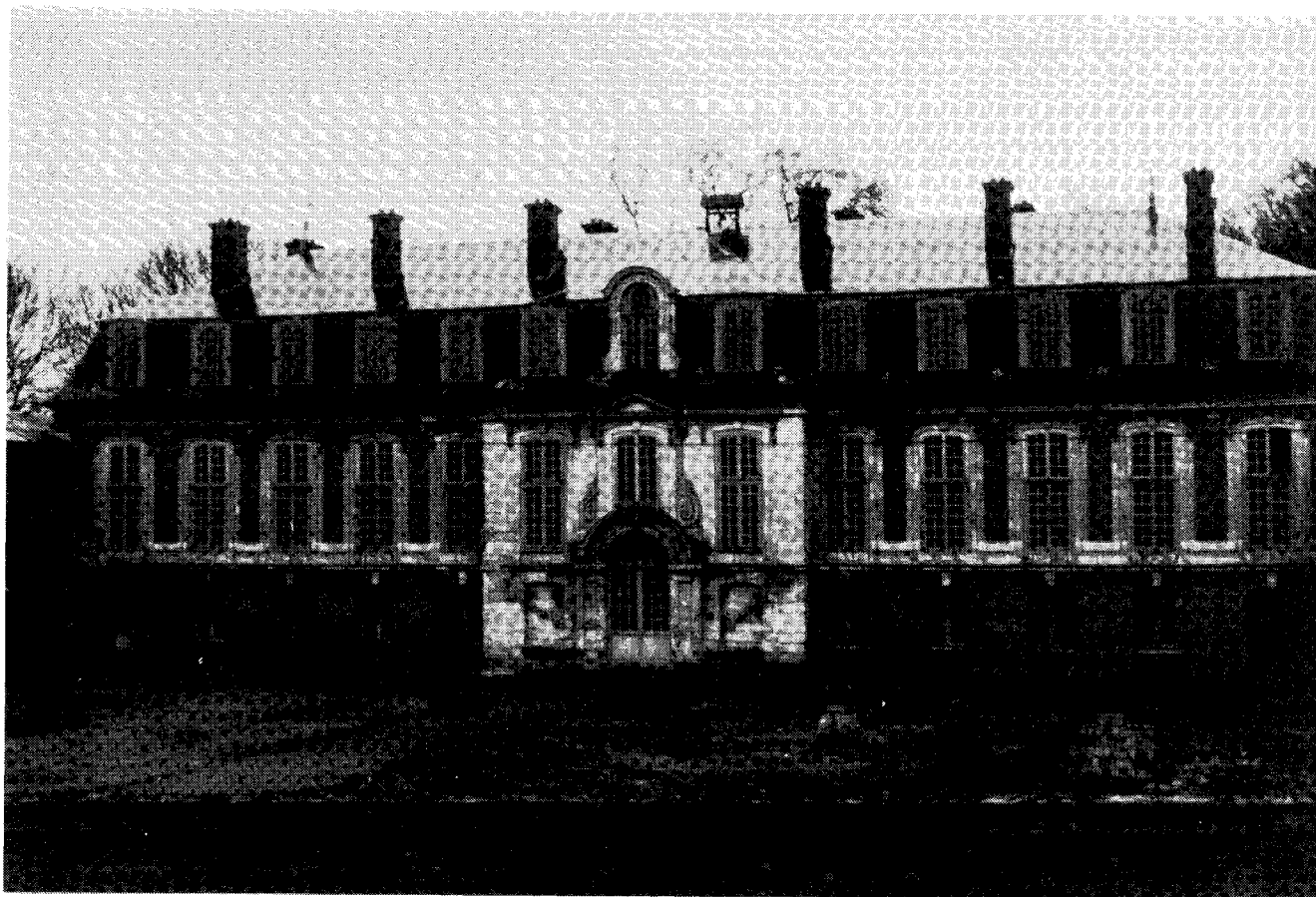
Ainsi les anciennes matières textiles récoltées dans les campagnes ont donné naissance autrefois à de vieilles industries textiles dont il ne reste plus guère de traces; ce sont celles créées par les nouveaux produits importés, coton, laine et même soie, aux XVIII^e et XIX^e siècles qui sont à l'origine de nouvelles implantations et de grandes constructions d'usines dont subsistent encore d'imposants bâtiments dans les principales régions textiles. Ces témoins méritent parfois d'être conservés pour leur architecture très caractéristique et évocatrice de techniques et d'une organisation économique et sociale passées.



Ancien atelier de tisserand en sous-sol dans un village du Cambrésis (Nord), reconnaissable par son grand soupirail fermé ici par un volet de bois. Cliché de l'Auteur.



Atelier de dévidage de la soie sur le Gardon dans les Cévennes caractéristique de ce type d'activité rurale dès le XVIII^e siècle, ancêtre des manufactures. Cliché de l'Auteur.



Manufacture de draps des Van Robais à Abbeville (Picardie) construite au début du XVIII^e siècle pour regrouper les ateliers de tisserands disséminés dans la ville. Cliché de l'Auteur.



Manufacture de draps du Dijonval à Sedan (Ardennes), construite au milieu du XVIII^e siècle pour regrouper ateliers, entrepôts et bureaux. Cliché de l'Auteur.

Bibliographie sommaire:

- ALLIX, A. et GIBERT, A., *Géographie des textiles*. Paris, Librairie Génin, 1956, 572 p.
- BATTIAU, M., *Les industries textiles de la région Nord-Pas-de-Calais*. Lille, Paris, Librairie Champion, 1976, 863 p.
- DAUMAS, M., *L'archéologie industrielle en France*. Paris, R. Laffont, 1980, 464 p.
- LAFERRERE, J., *Lyon, ville industrielle*. Paris, P.U.F., 1960, 546 p.
- LENTACKER, F., «Les anciennes maisons ouvrières de la région lilloise». *Bulletin de la Société de Géographie de Lille*, 1959, n° 2, p. 11-15.
- PAYEN, J., *Les bâtiments à usage industriel aux XVIII^e et XIX^e siècles en France*. Paris, C.D.H.T., 1978, 330 p. 188 planches.
- PINARD, J., *Main d'oeuvre et transformations techniques dans les anciennes industries textiles de l'Ouest de la France*. Lille, Hommes et Terres du Nord, 1984, n° 2, p. 82-85.
- PINARD, J., *L'archéologie industrielle*. Paris, PUF, 1985, 140 p. XL planches.

The remains of ancient textile production in France

The production of traditional raw-materials, flax, hemp, wool, silk was formerly rather scattered in France, according to the physical conditions ruling the cultivation of the former and the breeding of sheep and of the Bombyx of the mulberry tree for the latter.

But if the work of fibers and yarns, chiefly spinning, was settled on the places of production, the making of the fabrics, that is to say weaving and sometimes dyeing, was freer in its localizations, although often concentrated near the centres of great consumption or established in quite fortuitous sites.

There remains hardly any relics of ancient home and craft industry whereas some buildings of the former factories still subsist in several French regions, scattered in the country (Normandy, Vosges, Cevennes...), or regrouped in some old cities which to-day have no more important textile industries (Abbeville, Alès, Avignon...).

Els vestigis de les antigues produccions tèxtils a França.

La producció de les matèries primeres tradicionals —lli, cànem, llana, seda...— antigament, a França, estava molt dispersada, en relació a les condicions físiques que determinaven el conreu de les primeres i la cria dels bens i del Bombyx de la morera pels segons.

Però si l'elaboració de les fibres o dels fils —essencialment la filatura— era implantada en els mateixos llocs de producció, l'elaboració dels draps —és a dir teixit i a vegades el tint— estava més lliure al moment de determinar la localització, malgrat que ben sovint estava concentrada prop dels centres de gran consum o en llocs completament fortuïts.

Queden ben poques restes de les antigues instal·lacions domèstiques o artesanals encara que sí que es troben, en diverses regions franceses, edificis d'antigues manufactures disperses en els camps (Normandia, Vosges, Cévennes...) o bé reagrupats en algunes ciutats antigues que ara ja no tenen indústries tèxtils importants (Abbeville, Alès, Avignon...).